



Cédille. Revista de Estudios Franceses

E-ISSN: 1699-4949

revista.cedille@gmail.com

Asociación de Francesistas de la

Universidad Española

España

Ferrety, Victoria

La dégénérescence des personnages dans *Le Chevalier des Touches* de Barbey  
d'Aurevilly

Cédille. Revista de Estudios Franceses, núm. 7, 2017, pp. 71-88

Asociación de Francesistas de la Universidad Española

Tenerife, España

Disponible en: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=80853720004>

- ▶ Comment citer
- ▶ Numéro complet
- ▶ Plus d'informations de cet article
- ▶ Site Web du journal dans redalyc.org

  
Système d'Information Scientifique  
Réseau de revues scientifiques de l'Amérique latine, les Caraïbes, l'Espagne et le Portugal  
Projet académique sans but lucratif, développé sous l'initiative pour l'accès ouverte

## La dégénérescence des personnages dans *Le Chevalier des Touches* de Barbey d'Aurevilly

Victoria FERRETY  
*Universidad de Cádiz*  
victoria.ferrety@uca.es

### Résumé

Dans l'analyse du *Chevalier des Touches* (1864) de Jules Amédée Barbey d'Aurevilly, nous pouvons observer des personnages déconcertés après la Révolution française. Prisonniers de leur passé lointain qui les retient, condamnés inexorablement à rester dans un espace inexistant et obligés de comprendre l'époque dans laquelle ils vivent, ils sont soumis à la fois à une détérioration physique et mentale. Rejetant leur vie présente, les personnages se verront limités par un désir tenace et inconscient de dégénérescence incarnée par diverses pathologies.

**Mots clé:** Dégénération. Mélancolie. Folie. Révolution française.

### Resumen

En el análisis del *Chevalier des Touches* (1864) de Jules Amédée Barbey d'Aurevilly, observamos la existencia de personajes desconcertados tras la Revolución francesa, prisioneros de un pasado remoto que les impide avanzar. Están inexorablemente condenados a mantenerse en un espacio inexistente y obligado a entender la época que les ha tocado vivir, viéndose sometidos a un deterioro tanto físico como mental. Rechazando su vida presente, los personajes se verán limitados por una tenaz e inconsciente voluntad de degeneración que se materializará en diversas patologías.

**Palabras clave:** Degeneración. Melancolía. Locura. Revolución francesa.

### Abstract

In the analysis of the *Chevalier des Touches* (1864) by Jules Amédée Barbey d'Aurevilly, one can see characters disconcerted after the French Revolution. Prisoners in a remote past that prevents them from advancing, inexorably condemned to remain in a nonexistent space and forced to understand the time they have to live, are subjected to both physical and mental deterioration. By counteracting the present life, the characters will be

\* Artículo recibido el 31/01/2017; evaluado el 10/06/2017; aceptado el 17/07/2017.

marked by a tenacious and unconscious will of degeneration materialized by various pathologies.

**Key words:** Degeneration. Melancholy. Madness. French Revolution.

## 0. Introduction

C'est à partir de 1852, semble-t-il, que Barbey d'Aurevilly a commencé la rédaction du *Chevalier des Touches*, écriture pesante si on en juge les dix longues années d'études et de recherches laborieuses qui lui seront nécessaires pour confectionner ce roman historique qu'il n'achèvera qu'en 1863. Son intention était de retranscrire le cours de l'Histoire, mais pas n'importe laquelle, une histoire construite avec des personnages réels (Hirschi, 1966), une histoire qui lui était chère, une histoire où il voulait dénoncer et mettre en porte-à-faux les méfaits et les cruautés causés par la Révolution. Ce désir ambitieux de rendre hommage aux personnes qui ont connu véritablement le cours de l'Histoire est bien présent dans l'acte solennel de la dédicace qu'il adresse à son père (Barbey d'Aurevilly, 1976 : 255-256). Ainsi, il fait part en tant qu'écrivain mais aussi comme descendant historique d'une œuvre différente de toutes celles auxquelles il avait habitué le lecteur préalablement<sup>1</sup>. Dans ce roman épique, il va rétablir minutieusement le cours de l'Histoire après la Révolution apportant sa vision personnelle en tant que fervent royaliste et mettant en scène des personnages qui présentent les premières marques et symptômes de dégénérescence postrévolutionnaires.

Si, à première vue, son roman semble sortir de la production romanesque de l'époque, qui prend comme référent le thème antagoniste de la Révolution<sup>2</sup>, son analyse paraît tout autre dans la conception des personnages qu'il va styliser en leur attribuant à chacun des tares et des dégénérescences qui, elles, par contre, sont surtout présentes et appartiennent au mal du siècle de son époque contemporaine. Outre les traces subtiles de dégénération<sup>3</sup> de l'œuvre du *Chevalier des Touches* –car époque oblige–, celle-ci est teintée de la vision royaliste de Barbey qui livre le préambule d'un tel dérèglement moral et physique engendré juste après la Révolution.

<sup>1</sup> *L'Ensorcelée* (1854) est un autre roman qui traite des Chouans ; les personnages ici sont inventés (Tranouez, 1987 : 12).

<sup>2</sup> De grands écrivains de son époque reprirent aussi le thème de la Révolution, comme Victor Hugo avec *Quatre-vingt-treize* (1874).

<sup>3</sup> Par rapport aux personnages du *Chevalier des Touches*, ce qui est frappant comme le souligne Max Nordau (1894 : t. II, 38) dans son livre *Dégénérescence* c'est « ce manque d'adaptabilité [qui] est une des particularités des dégénérés et elle est pour lui la source d'une constante souffrance et d'une ruine totale ».

Barbey dépeint l'univers du *Chevalier des Touches* dans un salon de Valognes à la fin de la Restauration, où sont réunis de respectables personnages qui à eux seuls, somment « trois siècles et demi d'histoire » (Barbey d'Aurevilly, 1976 : 39). Dès la première page, le narrateur plonge dans une atmosphère assez évocatrice de la Révolution puisqu'il fait référence à l'époque de la Terreur, en nommant la lande du Gibet. Cette mise en scène « de la lande » semble encore suggérer aux habitants de Valognes un certain effroi car ils s'empressent de traverser la Place des Capucins comme si elle pouvait se représenter de nouveau. Le silence moribond que jadis elle imposait, paraît avoir accaparé les moindres recoins de la ville. Par opposition à cette actualité extérieure quelque peu angoissante, le narrateur cible son discours sur un tout autre univers ; celui-ci par contre, calfeutré et hermétique aux agissements externes, s'il est paisible à première vue, possède cependant des aspects désuets, un peu en désaccord avec l'époque dans laquelle il se trouve : nous sommes à la fin de la Restauration. Ce qui compte dans cet espace clos, c'est le discours révélateur de ces quinquagénaires qui paraissent tout droit sortis d'un musée de cire, fidèles à une époque disparue qui fut ensevelie sous les ruines de la Révolution. L'Ancien Régime qui symbolisait, hélas, leur étandard de liberté, leur raison de vivre, leur ressentir du monde environnant, a définitivement cessé d'exister.

Grâce à la portée de leurs paroles et une rencontre fortuite de l'un d'entre eux avec le chevalier Des Touches (qui est devenu fou)<sup>4</sup>, ils vont revivre et se remémorer

<sup>4</sup> On retrouve plusieurs sources de la folie du chevalier Destouches :

- « Je trouve dans *l'Intermédiaire* une notice, ou plutôt les éléments bibliographiques d'une notice sur le chevalier Destouches, le héros du roman de Barbey d'Aurevilly : Jacques Destouches, connu sous le nom du chevalier Destouches, naquit à Granville (Manche) le 9 février 1780 ; il est mort à Caen le 18 mai 1858. Destouches, condamné à mort, le 22 nivôse an VII, par le Tribunal Criminel de la Manche, comme accusé d'avoir trahi le parti républicain et entretenu une correspondance avec les princes, fut enlevé de la prison de Coutances par un groupe de chouans. Destouches passa à Jersey, puis se rendit en Angleterre. Devenu fou en 1806, il fut enfermé en Angleterre ; en 1833 il rentra dans sa famille, près de Granville, mais peu après on dut l'interner à l'asile d'aliénés du Bon-Sauveur, à Caen, où il mourut longtemps après » (de Bury, 1911 : 418-423).

- Dans le *Memorandum III*, Barbey (2003 :63-65) décrit sa rencontre avec son « héros » :

« Enfin vu mon héros, -celui pour lequel j'étais venu exclusivement au bon-sauveur. -il était assis sur un banc de pierre, sous l'arcade d'une galerie qui donne à la maison du bon-sauveur des airs d'ancien cloître. -le docteur est venu à lui en l'appelant par son nom ; il s'est alors levé de sa place, nous a salués très poliment, et le docteur a voulu, en restant à lui parler, me montrer ce qu'était devenue cette tête échappée aux coups de fusil, et pour laquelle la balle d'un bleu vaudrait mieux actuellement que la vie. -Des Touches est complètement fou, mais il est trop organiquement fort pour être idiot. -c'est un homme que le temps a légèrement courbé ou plutôt rapetissé, -mais vigoureux, l'air d'un marin de ces côtes qu'il a tant parcourues, où il a tant abordé du temps des chouans ! -il était vêtu d'une grande veste d'une espèce d'alpaga brun, -une veste dans le genre et la forme de celle des matelots, -le pantalon large de la même étoffe, la cravate bleu-clair, et il avait même une casquette. -tout cela très propre, -oui ! Un matelot à terre a son dimanche. Voilà sa mise et sa tournure. La figure est tannée, mais vermeille. Le sang de cet homme-tempérament sanguin, nuancé de bile, -est jeune encore malgré son âge. Le

un épisode qu'ils avaient vécu ensemble à la fin de la Révolution, en 1799<sup>5</sup>. Cet aparté temporel qu'ils avaient intériorisé contre leur gré, donne à leurs discours une profondeur mélancolique qui permet de les dévisager entièrement sans aucun artifice, aucune mascarade. Dans ce second souffle de vie qu'ils font partager, l'ultime qui les rapproche d'une réalité illusoire, nous deviendrons les spectateurs de cette métamorphose qu'ils ont subie en allant à l'encontre d'une société qui les a dépourvus de leurs principes existentiels en modifiant leurs comportements et physionomies. Constatant, d'une part, que leurs souffrances « inconsolées » les ont obligés à faire une halte définitive dans le bon déroulement de leur destinée, nous remarquons, par ailleurs, qu'ils ne sont même plus conscients de leur mal comme si la blessure était anesthésiée et s'était refermée sur elle-même. Toutefois, cette incapacité commune, pour avoir fait en quelque sorte avorter leur existence, renvoie à un schéma explicite de non-aboutissement qui est comparable à cette non-acceptation du moment présent.

En partant de ces schémas, où l'un reproduit l'autre en boucle, nous remarquons que c'est à travers leurs attitudes que les personnages rendront compte de leurs dégradations actuelles, qui resteront à un état latent pour quelques-uns, tandis que pour d'autres, se présenteront sous la forme de distincts symptômes nosologiques. Attrapés dans un espace sans formes, sans faux-fuyants où ils sont contraints de se

---

visage est étroit, mais assez régulier ; -le nez en bec d'oiseau de proie ; -ce qui lui reste de cheveux est blanc. -nulle distinction que celle de la force. -évidemment, cet homme n'est qu'un homme d'action [...] *Monsieur des Touches* ? -un éclair, non pas d'intelligence, mais de mémoire, a traversé son œil bleuâtre (ce qui, par parenthèse, a frappé et étonné le docteur, qui le croyait dans l'impossibilité d'avoir même un souvenir), et il a dit que *oui*, s'est animé et m'a appris le nom -que je ne savais pas-de son juge, du juge qui l'avait condamné à mort, Le F... - et *Juste le breton*, -lui ai-je dit, -vous le rappelez-vous ? ... " -a répondu *oui* encore, mais évidemment l'éclair de mémoire était déjà passé et il ne se *le* rappelait plus. -la divagation folle, et toujours en s'animant de plus en plus, est revenue. -étonné " d'être enfermé *dans cette maison*, lui, le gouverneur de Caen depuis trente-trois ans " ! -préoccupation et cri de l'ambition trompée ! -c'était le secret de sa folie. -l'avons quitté délirant, mais en de très bons termes, -choisis, simples, corrects ; -les habitudes de l'éducation imposant leur ancien langage à la folie -nous a quittés poliment, comme il nous avait abordés, et a repris son banc sous l'arceau de pierre. -je me suis retourné pour le voir une dernière fois. -il était calme, mais sa poitrine se soulevait encore ; -ses yeux, -bleus comme cette mer qu'il a tant regardée dans le calme, la tempête et les brumes, -ces yeux qui perçaient tout et qui ne percent plus rien, étaient vaguement arrêtés sur les plates-bandes de fleurs rouges du jardin, qu'ils n'avaient pas même l'air de voir ! ».

<sup>5</sup> Cet épisode se situe avant le 9 novembre 1799, quand le général Napoléon Bonaparte met fin au régime du Directoire par un brutal coup d'état. Il ouvre la voie à sa propre dictature et met fin à la Révolution proprement dite.

mouvoir, ce cycle de négativités<sup>6</sup> fera que leur existence soit semblable à un habitacle vide, propice au néant<sup>7</sup>.

Ainsi, nous proposons d'analyser postérieurement quelques personnages de ce roman afin d'identifier comment la figure de la dégénérescence se présente et se manifeste en chacun d'eux. D'autre part, nous attacherons une importance particulière au discours historique et scientifique pour appuyer nos propos.

### 1. Les personnages et leurs dégénérescences

Les causes des maladies sont de deux espèces : – celles qui tombent sous nos sens et qui sont tangibles, enfantent les maladies physiques – celles que n'apprécient point nos organes et qui sont immatérielles, enfantent les maladies mentales (Gachet, 1858 : 15).

C'est à l'issue de la Révolution de 1789 que l'on voit s'opérer dans la société française des transformations irrévocables. Non seulement, elles sont d'ordre politique et social, mais atteignent surtout une dimension physiologique et psychologique dramatiques. En fait, « la distorsion entre la radicalité du projet révolutionnaire et l'état du pays dans ses profondeurs a jeté la France de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans une spirale redoutable » (Bluche, Rials & Tulard, 1989 : 119), car 1789 prétendait être un mouvement réformateur, cependant il s'est avéré correspondre à une révolution plurielle sans lieu ni cause, un démantèlement de principes politiques, idéologiques et religieux. Inquiétant, puisque ses conséquences sont incalculables et se manifestent désormais dans le comportement de la population française qui a été frappée « mortellement » selon M<sup>gr</sup> Freppel (1889 : 112), car on lui a arraché son tempérament, son milieu, son passé. La blessure est si profonde que dans certains milieux conservateurs et royalistes l'on compare la Révolution à un fléau (Tocqueville, 1866 : 12). Pour M<sup>gr</sup> Freppel (1889 : 6-7) comme tous ceux qui sont opposants à la Révolution, affirmer que la nation a fait fausse route depuis douze siècles alors qu'elle était réputée la première, qu'elle s'est trompée sur son génie constamment, nous oblige à nous agiter dans le vide et nous lancer dans le plus terrible des inconnus.

Cette notion de vide et d'inconnu semble se caractériser dans l'impossibilité de situer le début et l'achèvement de ce grand cataclysme (Passerieu, 1892 : XVII), étant donné que cette nouvelle société demeure encore sous l'emprise de son passé qui la paralyse. Outre cette incapacité, de rencontrer son juste milieu entre des habi-

<sup>6</sup> « J'use continuellement des négativités pour isoler et déterminer les existants, c'est-à-dire pour les penser, la succession de mes *consciences* est un perpétuel décrochage de l'effet par rapport à la cause, puisque tout processus néantisant exige de ne tirer sa source que de lui-même » (Sartre, 1943 : 62).

<sup>7</sup> Dans *Le Chevalier des Touches* « on n'y restaure que des histoires, tournant toutes autour de ce trou noir que l'ordre actuel est censé nié » (Laroche, 2007 : 60).

tudes enracinées et des conditions d'existence absolument nouvelles, elle génère parallèlement dans l'individu une coupure avec le monde extérieur, puisque :

L'Homme créé pour atteindre le but assigné par la sagesse éternelle, ne le peut que si les conditions qui assurent le progrès de l'espèce humaine, ne sont pas plus puissantes encore que celles qui concourent à la détruire et à la faire dégénérer (Morel, 1857 : 2-3).

En renforçant cet accès de maladie sacrée que symbolise la Révolution, le Dr. Lombroso qui reprend les propos d'Ernest Renan remarque que l'idée de recommencement est vouée irrémédiablement à la mort (Lombroso & Laschi, 1892 : 57-58). Anéantissement et dégénérescence sont donc les projections et aboutissements d'une société en devenir, lançant des balles tirées au hasard, dans l'ombre, par une armée prise d'épouvante (Rosny, 1899 : 336). Ce sanglant héritage enfante un homme « malade » selon le Dr. Du Vivier (1864 : 1), comparable à une machine détraquée, une masse mal organisée, un animal souffrant. La maladie, constate-t-il, est la résultante d'une vie entravée et les passions, l'une des causes les plus puissantes des maladies non seulement morales mais physiques ; que leur influence préside directement au développement de la folie, et de la plupart des affections du système nerveux (Du Vivier, 1864 : 6-7). Son diagnostic valide l'avènement d'une triste humanité souffrant de maux indignes, où l'homme sera dégradé par l'homme, la femme condamnée au servage du plaisir, et les petits enfants déformés par le rachitisme, ou emportés, à peine à la lumière, par toutes les maladies de l'indigence. Toutes ces dégénérescences seront le produit d'une influence morbide, soit de l'ordre physique, soit de l'ordre moral tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Le Mal du siècle qui atteindra son apogée à la fin du XIX<sup>e</sup> gagne peu à peu toute la société française. Il se personnifie dans le meurtre, le vol, le suicide, la prostitution, l'ivrognerie, la démoralisation, l'abrutissement de l'espèce. Ses limites sont terrifiantes puisque nous assistons à un envahissement total, où tout le monde semble infecté. Personne, désormais, n'est à l'abri. Le mal devient palpable, visible aux yeux de tous. Difficile de réfréner cet assaut de démoralisation des masses dont le Dr. Du Vivier (1864 : 48) explique que les causes principales sont l'ignorance, le manque d'ordre, l'inconduite, les maladies et la misère. Il ajoute qu'en les obligeant à s'éloigner de leur environnement habituel (Du Vivier, 1864 : 90), les individus n'arrivent pas à s'acclimater, à trouver des points d'ancrage qui leur permettent de s'adapter et se développer normalement. Pis encore, dans ce nouvel univers qui leur est hostile, ils sont condamnés à mort (Du Vivier, 1864 : 96).

En commençant notre étude sur la dégénérescence, la première pathologie que nous allons aborder est la mélancolie.

### 1.1. La mélancolie

Dans l'*Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (1751-1755 : 307-308), nous trouvons quatre entrées qui définissent la mélancolie<sup>8</sup>.

Selon le Dr. Sollier, afin d'établir un diagnostic, il est important de connaître certains renseignements qui concernent directement l'individu, c'est-à-dire ses ascendants, mais aussi, s'il a eu quelques « émotions morales, brusques ou continues ? Des chagrins, des soucis, maladies aiguës débilitantes ? » (Sollier, 1893 : 122). Seulement ainsi, on pourra savoir si la cause de la douleur est réelle ou imaginaire. Voici les renseignements nécessaires pour établir un diagnostic :

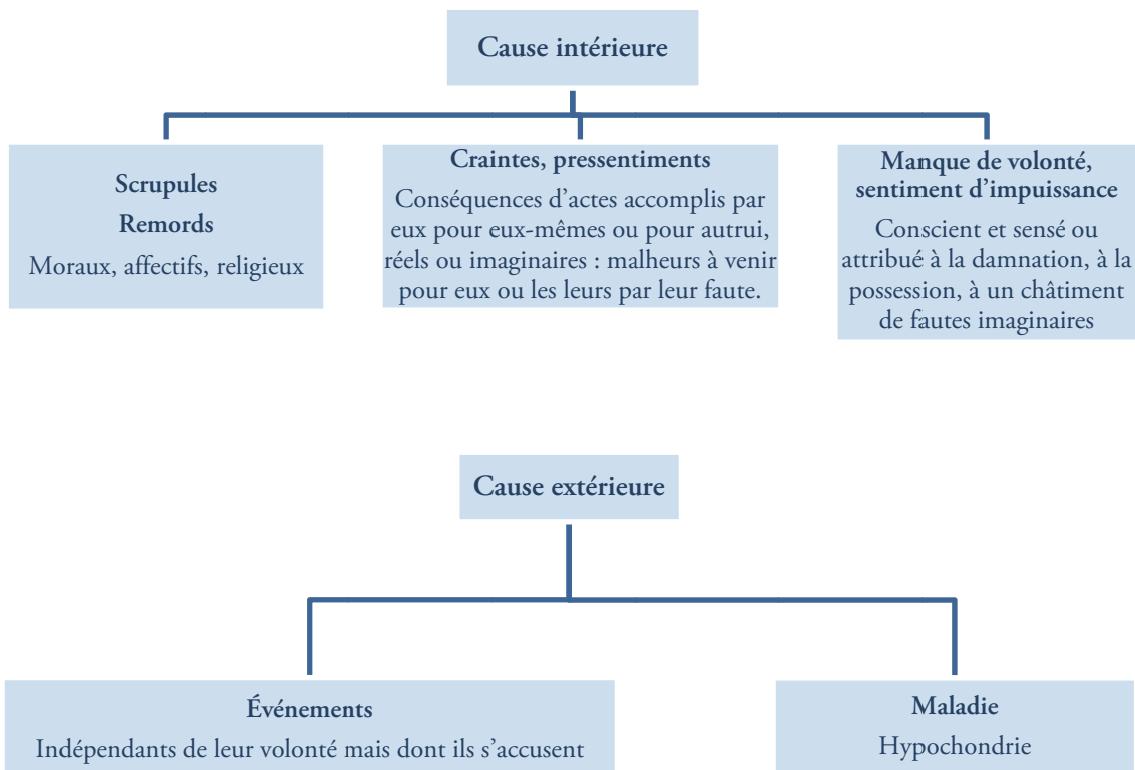
---

<sup>8</sup> - *Mélancolie, s.f (économie animale)* : c'est la plus grossière, la moins active, et la plus susceptible d'acidité de toutes nos humeurs. / La mélancolie était selon les anciens, froide et sèche, elle formait le tempérament froid et sec.

- *Mélancolie, s.f* : c'est le sentiment habituel de notre imperfection. Elle est opposée à la gaieté qui naît du contentement de nous-mêmes : elle est le plus souvent l'effet de la faiblesse de l'âme et des organes : elle l'est aussi des idées d'une certaine perfection, qu'on ne trouve ni en foi, ni dans les autres, ni dans les objets de ses plaisirs, ni dans la nature : elle se plaît dans la méditation qui exerce assez les facultés de l'âme pour lui donner un sentiment doux de son existence, et qui en même temps la dérobe au trouble des passions, aux tentations vives qui la plongeront dans l'épuisement. La mélancolie n'est point l'ennemie de la volupté, elle se prête aux illusions de l'amour, et laisse savourer les plaisirs délicats de l'âme et des sens. L'amitié lui est nécessaire, elle s'attache à ce qu'elle aime, comme le lierre à l'ormeau. Le Féti la représente comme une femme qui a de la jeunesse et de l'embonpoint, sans fraîcheur. Elle est entourée de libres épars, elle a sur la table des globes renversés et des instruments de mathématiques jetés confusément.

- *Mélancolie religieuse, (théologie)* : tristesse née de la fausse idée que la religion proscrit les plaisirs innocents, et qu'elle n'ordonne aux hommes pour les sauver que le jeûne, les larmes et la contrition du cœur. / Cette tristesse est tout ensemble une maladie du corps et de l'esprit, qui procède du dérangement de la machine, de craintes chimériques, superstitieuses, de scrupules mal fondés et de fausses idées qu'on se fait de la religion.

- *Mélancolie s.f (médecine)* : un nom composé de noire et bile, dont Hippocrate s'est servi pour désigner une maladie qu'il a cru produite par la bile noire dont le caractère générique et distinctif est un délire particulier, roulant sur un ou deux objets déterminément, sans fièvre ni fureur, en quoi elle diffère de la manie et de la frénésie. Ce délire est joint le plus souvent à une tristesse insurmontable, à une humeur sombre, à la misanthropie, à un penchant décidé pour la solitude. / Les causes de la mélancolie sont les chagrins, les peines d'esprit, les passions et surtout l'amour, l'appétit vénérien non satisfait, sont le plus souvent suivis de délire mélancoliques, les craintes vives et continues manquent rarement de la produire : Les impressions trop fortes, les craintes excessives font dans les esprits faibles des révoltes étonnantes. La mélancolie est rarement une maladie dangereuse, elle peut être incommodante, désagréable, ou au contraire plaisante, suivant l'espèce de délire ; ceux qui se croient rois, empereurs, qui s'imaginent goûter quelque plaisir, ne peuvent qu'être fâchés de voir guérir leur maladie.



Il distingue deux types de mélancolie : la dépression mélancolique avec conscience, et la mélancolie simple.

### 1.1.1. Dépression mélancolique avec conscience

Il remarque que cette mélancolie n'entrave pas le cours de l'existence de ceux qui la subissent, ils sont atteints d'une lassitude profonde qui les empêche de réagir. Grâce à cette inertie, les mélancoliques font barrage à leurs émotions pour ne plus souffrir, ainsi, plus rien ne les touche. Ces personnes n'aiment pas sortir, changer de lieu ; elles n'ont aucun besoin d'aller voir ailleurs, leur univers se limite à ce qu'elles connaissent.

Sollier continue son analyse en expliquant que ce genre d'individus ne présente aucun symptôme de leur maladie, leur intelligence n'est pas affectée, si ce n'est par un sentiment de vide qui pourrait expliquer quelquefois leurs soudain suicides.

### 1.1.2. Mélancolie simple

Les troubles sont pratiquement identiques à ceux de la dépression mélancolique, mais ils ont des états somatiques et psychiques plus accentués, ce qui permet d'observer l'état de souffrance permanent dans lequel se trouvent les affectés. La mélancolie implique toujours des conséquences : « personnelles (dédoublement de la

personnalité, idées de négation), morales (indifférence, angoisse) ou somatiques (insomnie, troubles digestifs) » (Sollier, 1893 : 124). L'aspect héréditaire est important dans ce type de mélancolie, car on peut la rencontrer chez les descendants et descendants.

« La mélancolie est une maladie de l'âme ; le mélancolique n'est qu'un homme qui se trompe » (Du Vivier, 1864 : 8). L'approche du Dr. Du Vivier dans son ouvrage *De la mélancolie* est assez littéraire, puisqu'il attache une attention particulière aux passions humaines qui, selon lui, donnent naissance à des maladies non seulement physiques mais morales et peuvent aboutir au développement de la folie. Il distingue aussi deux types de mélancolie : la lypémanie simple ou sans délire (ou dépression mélancolique de Sollier) et la mélancolie ou lypémanie avec délire (ou mélancolie simple de Sollier). Il ajoute que la plupart des cas de mélancolie est purement morale : un grand chagrin, une ambition déçue, une passion désordonnée seraient la parfaite mise en scène de celle-ci. Mais, il tient compte aussi des changements qu'ont connus les hommes depuis une soixantaine d'années. Ces changements de société auraient contribué à un type d'hypocondrie généralisée. Elle se serait transformée par la suite en mélancolie qu'il nomme « maladie de la civilisation » (Du Vivier, 1864 : 22). Il explique que les hommes naissent, désormais, sous « l'influence de deux puissances occultes » : la première s'intéresse à l'avenir et donne raison à la passion, la deuxième est objective, claire et concise et analyse froidement le passé (Du Vivier, 1864 : 22).

### 1.1.3. Les Demoiselles de Touffedelys

L'exemple le plus significatif concernant la vacuité existentielle qu'engendre la mélancolie simple est celui des Demoiselles de Touffedelys et du Baron de Fierdrap. Dans ce récalcitrant salon de Valognes, les premières à être décrites sont les Demoiselles de Touffedelys ; « toutes deux avaient été belles » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 34)<sup>9</sup>, mais « la Révolution leurs avait tout pris, famille, fortune, bonheur du foyer [...], l'amour dans le mariage, plus beau que la gloire [...] et enfin la maternité ! » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 34-35). De tous les personnages présents dans le salon, ce ne sont pas les seules pour lesquelles le narrateur mentionnera la Révolution comme cause évidente de leur décrépitude tant morale que physique. Un peu plus loin, il compare leur beauté à de la cire fondu car « elles s'étaient fondues [...] au feu des souffrances » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 35). Ces deux figures féminines « rongées par le temps», « affaiblies par tous les genres de douleurs » renvoient à une image fixe et désolante de non-continuité, car non seulement elles étaient orphelines lorsque la Révolution éclata, mais, elles sont restées chastes et vierges, refusant une vie de famille de peur d'être séparées. Les demoiselles qui s'identifient pleinement à ce désir de ne

<sup>9</sup> Nous prenons l'édition la plus récente du *Chevalier des Touches*.

plus souffrir, ne plus se sentir abandonnées, de ne plus ressentir le monde dévoilent néanmoins, une solitude ostentatoire qui les enferme dans un discours «sans idées»<sup>10</sup>, une effigie double qui leur donne une dimension inexpressive qui n'est perçue, que par les descriptions détaillées que fournit le narrateur. Bien plus que des personnages, elles représentent une esquisse de ce non-devenir qui est perpétuellement absent<sup>11</sup>, mort en elles. Cet inachèvement sera le témoignage poignant de leur inutilité et stérilité dans cet univers clos de Valognes.

Le Baron de Fierdrap, double des Demoiselles de Touffedelys est dépeint comme un gentilhomme campagnard quelque peu anodin : « d'une taille moyenne, ni beau ni laid » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 37), ayant des valeurs ancestrales, transmises de génération en génération. Ces valeurs sont assez significatives car elles sont si bien incrustées en lui, qu'elles semblent immuables comme si rien ne pouvait les altérer. Cependant, malgré cette force presque extraordinaire que « rien ne pouvait apprivoiser, ni décrasser » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 37), lui aussi s'est vu obligé de fuir sa campagne à cause de la Révolution : « il avait fallu cette fin du monde de la Révolution pour arracher Hylas de Fierdrap à ses bois et à ses marais. » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 37). Autrement dit, cette cause de « la fin du monde » qui a pour effet de « l'arracher de son milieu » donne à la symbolique de l'exil, une inévitable dimension dramatique, car on imagine dès lors qu'il n'existera plus aucun autre espace acceptable pour s'éterniser. Or, on apprend que Fierdrap, de la même façon que son ami l'abbé de Percy, n'a pas non plus véritablement souffert de cette prétendue guerre révolutionnaire, même s'il a tout perdu en émigrant en Angleterre. Il a même gagné au change, en copiant ces manières raffinées, originales, semblables à celles d'un dandy, dignes d'un Brummel. En revenant à Valognes, Hylas de Fierdrap, a continué son paisible chemin de bonhomie, en devenant « pêcheur » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 38). Par conséquent, cet aboutissement qui s'avérait tragique à première vue n'est en réalité que mensonger car, au lieu d'atteindre et désagréger sa profondeur personnelle, il lui a permis de se distinguer des autres avec ses airs fantaisistes et ainsi, ne plus se sentir un « monsieur tout le monde ». Ainsi, s'il contredit sa figure initiale d'avant la Révolution, on peut discerner sa réelle inconsistance et superficialité émotionnelle avant et après les faits survenus.

#### 1.1.4. Aimée de Spens

Son apparition mystérieuse « cachée sous la cape » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 53) permet de faire sentir le décalage qui existe entre elle et les vieillards. Elle vient de l'extérieur, de l'autre monde, un monde semblable au leur pourtant..., le couvent des Bernardines de Valognes. Dans cette figure de recouvrement qui est établie pour

<sup>10</sup> Elles n'ont que deux discours en tête : «...Jésus», et « Le chevalier Des Touches! » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 45 et 47).

<sup>11</sup> « ...effet de deux spectres ; pauvres fantômes » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 115).

qu'on lui attache une attention particulière, Barbey lui attribue également un retard narratif qui ne fait aucun doute sur son insistance pour faire partager que ce personnage a lui aussi participé à l'aventure héroïque. On apprend qu'elle a perdu son mari le jour même de ses noces « le jour de l'évasion du chevalier des Touches ». L'auteur insiste sur ce qu'elle avait été autrefois : une dame d'une extraordinaire beauté à en couper le souffle, pour accentuer son aspect actuel et décrépi par l'amoncellement de souffrances qui l'a empêchée d'avoir une existence digne de sa délicatesse : « Et elle aura eu le sort de tout ce qui absolument beau ici-bas ! Il n'y aura pas d'histoire pour elle... » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 72). En l'absence de son histoire personnelle, vient se greffer hélas, un mal physique : on apprend qu'elle souffre d'une surdité étrange, car cette « irrégularité organique » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 52), est incompréhensible pour les médecins. Cependant, lorsque « l'air est très fin » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 52), sa surdité ressemble à un « rideau tendu » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 51) qui ne laisse filtrer aucune sensation agréable du monde environnant : cet air trop fin ne serait-il pas la nature étourdissante elle-même, le chant des oiseaux, les champs en fleurs, le souvenir du bien aimé ?

Bien plus qu'une surdité intemporelle, elle semblerait s'associer avant tout à une métaphore de sa douleur<sup>12</sup>, ayant sur elle une parfaite emprise pour enfin la couper du monde. Si elle reconnaît qu'elle est « dans sa tour » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 54), ce qui surprend, c'est cette incapacité de savoir quand elle peut en descendre. Dans son insistance pour dire aux autres femmes qui sont dans le salon : « il faut toujours, mes chères amies, faire comme si je n'y étais pas » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 55), on décèle, outre son infirmité auditive qui la sépare des autres, une nécessité supérieure de passer inaperçue, de demeurer invisible, comme si en devenant intouchable, elle évitait sa profonde douleur, ne revivrait plus sa mort « sous les drapeaux blancs et noirs de la virginité et du veuvage, ces doubles bandelettes des grandes victimes » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 56) ! Malgré les sentiments, les derniers qui lui restent lorsqu'elle déclare : « voilà comme je vous aime maintenant, et comme je vous veux » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 59), tout en elle est sous le signe de sinistres meurtrissures puisqu'elle ne pourra « jamais étreindre ni un pauvre enfant ni un homme » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 58).

Ceci explique pourquoi elle se réfugie dans « ce puits de l'abîme »<sup>13</sup>, et aussi la raison pour laquelle elle leur suggère de « causez entre vous et oubliez-moi » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 59), parce que ce groupe de vieillards est le seul qui symbolise quelque chose d'authentique pour elle, et qui la raccroche au semblant de vie qui lui

<sup>12</sup> En effet, Jean-Louis Cabanès (1989 : 40) dans *Le Corps et la Maladie dans les récits réalistes (1856-1893)* mentionne que « la pathologie physiologique semble donc n'accepter les agents externes de la maladie que dans la mesure où ils suscitent dans la physiologie humaine une altération quantitative ».

<sup>13</sup> Ce *puits de l'abîme* fait allusion à l'enfer de Dante.

reste. Par ailleurs, ce sont les seuls qui lui permettent de se protéger de ses hallucinations auditives car « depuis qu'il est mort, elle ne l'a jamais vu, mais elle n'en est pas moins *hantée*<sup>14</sup>... et c'est plus particulièrement au mois dans lequel il a été tué qu'il revient » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 74). Ainsi, on apprend par la suite qu'Aimée de Spens ne peut pas « rester seule dans sa chambre la nuit tombée [...] car elle y entend des « bruits étranges et effrayants » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 74).

Cette figure féminine symbolise bien la profondeur d'un sentiment d'amour prostré, d'une perte qui non seulement l'a dépourvue de son ouïe mais a également, commotionné sa raison par des hallucinations. Dans cette cellule de silence qu'elle s'est construite pour fuir la douleur, elle a mis un frein définitif à sa vie réelle en devenant « une tombe » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 73), rejetant, ainsi, toutes les nouvelles possibilités d'un nouveau départ. En fait, tout son être est resté anéanti par cet événement traumatique qu'elle n'a pas pu surmonter en « oubliant le monde et résignée à l'oubli du monde, ne voyant que l'homme qu'elle a aimé... » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 74). « *Orpheline et dernière de sa race* » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 73), elle non plus, n'aboutira pas, si ce n'est dans un isolement émotionnel et perturbé par toutes les souffrances successives qu'elle a endurées. Son pathos est renforcé par « l'incapacité de la victime [qui n'exprime pas] ses propres sentiments » de douleur (Frye, 1969 : 54) car « elle ne vit que dans sa pensée, que dans ses souvenirs, qu'elle n'a jamais profanés par une confidence ! » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 74).

Pour enchaîner avec la dégénérescence des personnages dans le *Chevalier des Touches*, on retrouve une seconde pathologie qui est la folie<sup>15</sup>.

## 1.2. La folie

*La folie est le rêve de l'homme éveillé* (Moreau, 1855 : 363).

Dans la Grèce Antique, le philosophe Platon croyait que la folie contenait quelque chose de divin<sup>16</sup>. Il pensait que les personnes étaient possédées par une présence surnaturelle. Bien entendu, à cette époque, il n'existant que la croyance pour définir un comportement hors du commun. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Erasme, dans son *Éloge*

<sup>14</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>15</sup> « *Folie*, s.m, alienatio mentis de Plater ; morbi mentales de Linné ; folie de Sauvages ; aliénation mentale de Pinel » (*Dictionnaire des sciences médicales, tome XVI*, 1815 : 151).

<sup>16</sup> « Tu vois tous les beaux effets – et ce ne sont point les seuls – que je suis en mesure de mettre au compte d'une folie dispensée par les dieux. » : Nous avons choisi ce court passage pour expliquer que, pour les Anciens, la folie n'avait pas un caractère négatif (Platon, 1998 : 116). Dans les œuvres complètes de Platon nous avons trouvé dans le second Alcibiade (qui est un discours ayant pour fonction de contredire le premier Alcibiade, par des suppositions, des idées nouvelles), l'emploi de la Folie. Ce passage nous paraît intéressant dans la mesure où le concept de folie correspond mieux à l'idée que l'on s'en fait. « La folie est divisée de la même manière entre les hommes : le plus haut degré de folie nous l'appelons délire ; un moindre degré, bêtise et stupidité ; mais ceux qui veulent se servir de termes honnêtes, appellent le délire de l'exaltation, et la bêtise, de la simplicité [...] (Platon, 1851 : 147).

*de la folie*, par contre, l'oppose à la raison du sage<sup>17</sup>, en la considérant non pas comme un malheur pour l'homme, mais faisant partie de sa propre nature et par conséquent étant nécessaire pour l'homme. Étranges concepts, quelque peu extravagants, n'est-ce pas, si ce n'est le contrepoint qu'ils apportent sur la vision de la folie qui est tout autre au XIX<sup>e</sup> siècle ?

Dans *La folie considérée surtout dans ses rapports avec la psychologie normale* (1877) du Dr. Tissot, on peut remarquer que celle-ci est provoquée par des causes intellectuelles et morales :

La mélancolie ; les commotions politiques et religieuses ; l'exaltation poétique, oratoire, artistique ; la lecture des romans, de certains livres ascétiques ; toutes les passions vives non contenues ; les revers de fortune ; l'ambition déçue ; l'amour-propre blessé ; l'amour excessif ; l'amour contrarié ; la jalousie ; la honte ; la crainte ; la terreur ; les passions politiques et religieuses ; les temps de guerre ; le luxe ; les arts par conséquent ; le célibat, le mariage, le concubinage et le libertinage...<sup>18</sup>

Pour expliquer la folie, il fait un rapprochement entre l'émotion et la passion en les distinguant car c'est l'effacement du moi qui est généralement provisoire dans l'émotion alors que dans la passion, il peut demeurer atemporel. Les deux peuvent être imprévues et violentes. Cependant, s'il n'y a pas un ressaisissement du moi au bout d'un certain temps, l'émotion peut se convertir en déclencheur de la folie. La passion, par contre, qui se distingue par des mouvements habituels d'expansion et de dépression de l'âme bénéficient davantage à la folie. Il considère que la folie est la conséquence de la civilisation puisqu'elle est surtout déterminée par les causes mo-

<sup>17</sup> « D'abord, il est clair que toutes les passions sont du domaine de la folie, car le fou se distingue du sage en ce qu'il se laisse conduire par ses passions, tandis que l'autre prétend les mépriser et suivre la raison » (Érasme, 1899 : 52).

<sup>18</sup> Suite de la citation : « une imagination désordonnée ; une étude trop opiniâtre ; en général l'excès de travail de l'esprit ou l'engourdissement de la pensée solitaire ; l'absorption dans les méditations religieuses ; la mélancolie ; l'esprit chevaleresque ou mystique d'un siècle ; les commotions politiques et religieuses ; l'exaltation poétique, oratoire, artistique ; la lecture des romans, de certains livres ascétiques ; celle des livres de sorcellerie, de magie, de divination, etc. ; une mauvaise éducation, la culture exclusive de certaines facultés, particulièrement de la mémoire ou de l'imagination, l'attention concentrée sur un seul objet ; les longues et fréquentes pratiques religieuses entachées de superstition ou de fanatisme ; le remords ; les vœux téméraires ; les infortunes accablantes ; la joie excessive ; la tristesse profonde, concentrée et prolongée ; toutes les passions vives non contenues ; les revers de fortune ; l'ambition déçue ; l'amour-propre blessé ; l'amour excessif ; l'amour contrarié ; la jalousie ; la honte ; la crainte ; la terreur ; l'orgueil exalté par la bassesse ou irrité par la résistance ; les chagrins domestiques ; les passions politiques et religieuses ; les temps de guerre ; les civilisations supérieures ; le luxe ; les arts par conséquent ; les professions industrielles plutôt que celles de l'agriculture ; la richesse désœuvrée et débauchée plutôt que l'aisance laborieuse et modeste » (Tissot, 1877 : 309-310).

rales et par l'influence des idées dominantes qui dépendent du siècle et du pays en question. Toute folie porte ainsi selon lui le « cachet de l'époque » (Tissot, 1877 : 321), néanmoins, c'est la passion qui représente sa base principale. Par conséquent, on peut appartenir la passion à la douleur, soit par la privation d'un bien que nous désirons, soit par la perte d'un bien que nous avons possédé. Il prend comme exemple le phénomène de la révolution<sup>19</sup> pour expliquer que la passion politique peut déboucher facilement sur la folie car elle oblige l'« esprit à rester hors de lui-même » (Tissot, 1877 : 389), en le rendant prisonnier de ses désirs.

### 1.2.1. La Hocson

Geôlière de la prison d'Avranches où le Chevalier des Touches est fait prisonnier. Mi-femme, mi-animal, elle possède un profil de monstre hideux, infâme de « louve sinistre devenue chienne de garde de la République » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 99). Cette image nous fait penser à un autre monstre de la mythologie grecque, le minotaure qui lui aussi était le gardien de son labyrinthe. Bien plus qu'une femme, ou l'idée que l'on s'en fait, ici c'est le sentiment de cruauté poussé au paroxysme qui la personnifie. On lui attribue des méfaits immondes comme d'avoir arraché et « dévoré tout chaud » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 99) le cœur d'un jeune officier lorsqu'elle était poissarde au faubourg du Bourg-l'Abbé, à Caen. De la même façon qu'elle semble redoutable et rusée, on constate également que même les effets de l'alcool ne semblent pas non plus l'affecter, ne lui permettant ainsi aucun type d'illusion. En fait, dans son cœur « qui empêche l'ivresse » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 101), il y a « une plaie si large » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 102), « un souvenir à tuer » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 101) la perte de son fils. Depuis que ce dernier a été tué cruellement par les Chouans, elle garde au plus profond d'elle-même une haine féroce, dévastatrice contre ceux qui lui ont arraché sa raison de vivre, son amour de mère. Si ce personnage, curieusement, paraît immonde à première vue, il détient, cependant, une force et une dimension dramatiques. Le narrateur a sûrement voulu exprimer par-dessus ses convictions politiques, ce que la guerre civile a d'effroyable. Ici, aucune mesure, ni demi-teinte, la souffrance est identique dans pour les femmes qui perdent leurs fils car « la plus implacable et la plus indestructible des haines [...] est [...] celle qui est faite avec de l'amour » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 102). La Hocson personnifie la folie destructrice allant même à l'encontre de sa vie « il y a longtemps que je désire la mort » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 103), causée par une souffrance qui l'oblige constamment à se retourner sur son passé pour effacer le souvenir de son fils tué. La haine féroce qu'elle ressent la rend prisonnière de cette pulsion homicide.

<sup>19</sup> « Il ne serait pas difficile de rencontrer dans les établissements de fous, des personnes qui ont perdu la tête à chacun des principaux événements de la révolution française, depuis 1789 jusqu'à nos jours » (Georget, 1820 : 156).

### 1.2.2. Le chevalier des Touches

Par rapport aux autres personnages qui sont décrits dans le salon de Valognes, la rencontre surprenante de l'Abbé avec le chevalier des Touches a lieu à l'extérieur. Parce qu'elle se situe au-dehors de cet univers hermétique qui est le leur, elle produit en eux une rupture symbolique qui va les replonger dans le passé. Ainsi, cet extérieur qu'ils avaient laissé pour compte, leur permet par opposition de revenir en arrière ; car, sans lui, on pourrait les imaginer à leurs nobles tâches, sans rien de plus. Si cette rencontre est bouleversante, c'est précisément parce qu'ils ne pouvaient pas l'imaginer, ni la prévoir. Par conséquent... tous les éléments sont mis en place pour construire le récit de leur passé puisque le chevalier des Touches est le héros qui leur a permis de vivre cet épisode hors du commun qui est resté gravé au plus profond de leur mémoire, mais qu'ils paraissaient avoir cependant enfouis, par crainte de ne plus revivre la douleur et la souffrance qui reflétaient les propos de leur lutte et leur héroïsme d'antan. Certes, le temps a passé depuis, et on a l'impression par la fougue qu'ils vont manifester lors de leurs discours, qu'ils n'ont plus eu la possibilité de mentionner cet épisode, ni d'en faire la moindre allusion. Cependant, cette rencontre, comparable à un choc, produit sur eux une réminiscence forcée...il faut raconter l'histoire

—leur histoire— avant qu'il soit tard. La dernière image qu'on a du chevalier des Touches par l'intermédiaire de l'Abbé semble se mélanger à l'air sinistre de cette petite ville de Valognes, comme si tous les éléments extérieurs renfermaient quelque chose d'épouvantable : « J'ai vu [...] un visage... est-ce croyable ? sur mon âme plus laid que le mien ! un visage dévasté, barbu, blanchi, aux yeux étincelants et hagards, lequel m'a crié d'une voix rauque et amère : « Je suis le chevalier des Touches » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 46)

Dans cette sombre nuit de pluie, où il n'y a « âme qui vive » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 46), où tous les éléments du récit sont mis en place pour déclencher chez le lecteur une alerte soudaine : l'apparition du chevalier Des Touches surgissant de nulle part, renforce bien cette idée de dimension surnaturelle car il ressemble à un fantôme<sup>20</sup> qui erre sans trouver de repos dans cette ville déserte. Pourtant, bien plus que l'image d'un revenant « à travers les haillons » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 47) qu'il porte, et le désespoir qui le caractérise, lorsqu'il déclare : « n'est-ce pas que ce sont des ingrats ? » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 46), l'Abbé, malgré la stupeur qui l'envahit nous fait entendre qu'il a déchiffré, en une fraction de seconde, la douleur extrême du chevalier Des Touches qui a provoqué sa « démence » (47). Incontestablement, si la pensée unanime de ces vieillards réfugiés « dans cette partie indifférente du monde qui s'appelle « *le grand ou le beau monde* » (Barbey d'Aurevilly,

<sup>20</sup> Comme le remarque Hugues Laroche, (2007 : 67) « si le destin du revenant [ou du dément] est bien toujours revenir au passé, ce n'est pas dans le but de le restaurer mais de le rappeler comme le passé ».

2014 : 55), saisit immédiatement, d'après les descriptions de l'Abbé, que ce « malheureux » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 48) est devenu fou<sup>21</sup>, ce qui semble important à souligner ici, ce sont les commentaires qui justifient la cause de cette folie : « *Ils*<sup>22</sup> ont une manière [...] de récompenser les services qui pourrait bien faire devenir fous leurs serviteurs» (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 47). Aussi, pour l'Abbé, cette ingratitudine semble avoir des noms et des visages : « Quand le malheureux que je viens de voir m'a parlé *d'ingrats*<sup>23</sup>, il n'avait pas besoin de les nommer. Je l'avais reconnu et je le comprenais ! » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 48). L'attitude d'halluciné qu'il manifeste montre combien le chevalier Des Touches semble encore dominé par ce sentiment d'impuissance qu'il ressasse sans cesse. Prisonnier à son insu « d'images et d'idées reproduites par la mémoire » (Esquirol, 1838 : 192), il incarne un état d'aliénation avancé où la volonté et la raison n'ont plus lieu d'être.

## 2. Conclusion

En nous référant à notre étude sur la dégénérescence qui regroupe la mélancolie et la folie, on peut observer que les personnages présentent des *pathos* qui tendent le plus souvent à une division du moi ainsi qu'à une métamorphose de l'être. En effet, comme le souligne Josette Soutet (2006 : 127), *Le Chevalier des Touches* rend compte du « caractère hybride, incompréhensible, de la société moderne et la dégénérescence qui a perdu tout esprit de corps ». Les pathologies des personnages sont donc les conséquences directes d'une société agonisante et traumatisée qui a perdu ses valeurs paysagistes et morales avec la chute de L'Ancien Régime. Si *Le Chevalier des Touches* « tourne autour de la fracture révolutionnaire comme pour en sonder l'étendue » (Laroche, 2007 : 60) Barbey, à son tour illustre bien ce mal de vivre, cet incurable scepticisme et la profonde géhenne existentielle qui traverse tout le XIX<sup>e</sup> siècle en prêtant à ses personnages des tares contemporaines. Détruits par la Révolution, brisés et dégénérés par l'avant-scène historique, les personnages sont tous atteints de multiples dégénérescences. En définitive, ces dérèglements historiques ne sont que les grossières infirmités d'un point de vue médical<sup>24</sup> qui en constituent le funeste héritage.

<sup>21</sup> « Il est certain qu'il m'a produit l'effet d'un insensé échappé de quelque hôpital... » (Barbey d'Aurevilly, 2014 : 47).

<sup>22</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>23</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>24</sup> « Mal mystérieux, séculaire et chronique, par lequel tout souffre, tout meurt, tout languit » (Du Vivier, 1864 : 48).

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARBEY D'AUREVILLY, Jules Amédée (2014) : *Oeuvres romanesques complètes : Le Chevalier des Touches*. Édité par Philippe Berthier sous la direction de Pascale Auraix-Jonchière. Paris, Honoré Champion (Textes de littérature moderne et contemporaine, 166).
- BARBEY D'AUREVILLY, Jules Amédée (1976) : *Le Chevalier des Touches*. Préface de Jacques Petit. Paris, Gallimard.
- BARBEY D'AUREVILLY, Jules Amédée (1979) : *Memorandum*. Tome 5 des *Oeuvres complètes (Memorandum troisième)*. Genève, Slatkine reprints. Reproduction électronique disponible sur <http://www.biblioteca.org.ar/libros/168131.pdf>.
- BLUCHE, Frédéric, RIALS, Stéphane, TULARD, Jean (1989) : *La Révolution française*. Paris, PUF (Que sais-je ?), 3<sup>e</sup> éd.
- BURY, Robert de (1911) : « Les Journaux ». *Mercure de France* 330, t. XC, 16 mars.
- CABANÈS, Jean-Louis (1989) : *Le Corps et la Maladie dans les récits réalistes (1856-1893)*. Paris, Klincksieck.
- Dictionnaire des sciences médicales*. Paris, Imprimerie de C.L.F. Panckoucke, 1815. Tome XVI.
- Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Neufchastel, Samuel Fauche, Tome X (1751-1755).
- ÉRASME (1899) : *Éloge de la folie*. Traduction nouvelle par G. Lejeal, Paris, éditeur, L. Fluger [éd. orig. 1511]
- ESQUIROL, Jean (1838) : *Des Maladies mentales, considérées sous le rapport hygiénique et médico-légal*. Paris, Baillière, 2 vol.
- FREPPEL, M<sup>GR</sup> Charles-Émile (1889) : *La Révolution française*. Paris, A. Roger et F. Cheronviz, Éditeurs, 23<sup>e</sup> éd.
- FRYE, Northrop (1969) : *Anatomie de la critique*. Paris, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines).
- GACHET, Paul-Ferdinand (1858) : *Étude sur la mélancolie*. Thèse, Montpellier.
- GEORGET, Etienne-Jean (1820) : *De la folie. Considérations sur cette maladie*. Paris, Crevot.
- HIRSCHI, Andrée (1966) : « Les sources historiques du Chevalier des Touches ». *La revue des Lettres modernes*, 10, 63-82.
- LAROCHE, Hugues (2007) : « Restaurer, réparer : Barbey d'Aurevilly ». *Littérature*, 147 (3), 54-68.
- LOMBROSO, Cesare & Rodolfo LASCHI (1892) : *Le crime politique et les Révolutions*. Paris, Félix Alcan éditeur, tome 1.
- MOREAU (DE TOURS), Jacques Joseph (1855) : *De l'identité de l'état de rêve et de la folie*. Annales médico-psychologiques, 3<sup>ème</sup> série, vol. 1.
- MOREAU, Paul (1887) : *Les aberrations du sens génésique*. s.n., s.l. Disponible sur <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k768393>.

- MOREL, Bénédict-Auguste (1857) : *Traité des dégénérescences de l'espèce humaine*. Paris, éditeur J.B. Baillière. Moreau
- NORDAU, Max (1894) : *Dégénérescence*. Traduit de l'allemand par August Dietrich. Paris, Félix Alcan, tome second.
- PASSERIEU, Jean-Bernard (1892) : *Histoire anecdotique de la Révolution française. 1792*. Préface de Jules Simon. Paris, Georges Maurice libraire-éditeur.
- PLATON (1989) : *Phèdre* [427-347 av. JC.]. Traduction française de Luc Brisson, Paris, GF Flammarion.
- PLATON (1851) : *Œuvres*. Paris, Traduction de Victor Cousin. Paris, Rey et Belharte Libraires-éditeurs, tome V.
- ROSNY, Joseph-Henry Honoré (1899) : *Les âmes perdues*. Paris, Bibliothèque-Carpentier, Eugène Fasquelle, éditeur.
- SARTRE, Jean-Paul (1943) : *L'être et le néant*. Paris, Gallimard.
- SOUTET, Josette (2006) : « Barbey d'Aurevilly, *Le Chevalier des Touches* : questions de genre ». *Romantisme*, 134, 117-127.
- SOLLIER, Paul (1893) : *Guides des maladies mentales*. Paris, Masson G.
- TISSOT, Joseph (1877) : *La folie considérée surtout dans ses rapports avec la psychologie normale*. Paris, Marescq A.
- TOCQUEVILLE, Alexis de (1866) : *L'ancien régime et la Révolution*. Paris, Michel Levy éditeurs, 7<sup>e</sup> éd.
- TRANOUEZ, Pierre (1987) : *Fascination et narration dans l'œuvre romanesque de Barbey d'Aurevilly*. Paris, Minard (Lettres Modernes).
- VIVIER, Émile du (1864) : *De la mélancolie*. Paris, V. Masson.